

Le discours de la méthode.

R. Descartes.

Adaptation : G. Bourquin

INCIPIT

Il entre ici sans prouver ni justifier son propos.
Depuis quelque temps déjà,
La philosophie a reçu en partage une tâche nouvelle :

Celle de diagnostiquer.

Reconnaître
à quelques marques sensibles
Ce qui se passe.

Dire
Ce qui se donne à voir
Dans ce qu'on voit tous les jours.

Mettre en lumière
L'heure grise où nous sommes.

Faire surgir
Sous le chaos des circonstances :

Une signification.

Diagnostiquer :
C'est prophétiser l'instant.

Et dans la majorité des cultures,
Le médecin et le prêtre
Ne sont guère éloignés.

L'un,
Écoute une autre parole
A partir de laquelle
La vie prend sens.

L'autre,
Devine l'intérieur du corps
Dans le but de soigner.

Mais les diagnostics
Du prêtre ou du médecin
Ne sont pas
Celui du philosophe
Qui
Ni ne soigne ni ne sauve.

Désormais
Le philosophe doit savoir
Qu'il n'a pas reçu pour mission
De guérir.

Il ne lui appartient
Ni d'améliorer les choses,
Ni d'apaiser les cris,
Ni de réconcilier.

Médecin sans remède,

Prêtre sans Dieu.

Le philosophe doit dire
Tout simplement ce qu'il y a,
Sans recul
Ni distance,

Il ne parle ni
D'un au-dessus,
Ni d'un en dessous,
Ni d'un passé révolu,
Ou d'un futur postulé

Il parle de l'instant
Dans l'instant,
Juché
Sur l'écume des choses.

Il y a là,
Ici et à présent,

Quelqu'un qui ca se mettre à parler.

Parce que quelque chose

Là maintenant,

Peut être dit
Qui ne fut jamais dit

Et qui
Là maintenant

Doit se dire.

Moment,
A partir duquel
Un homme doit parler.

Première partie **Considération touchant les sciences.**

Le bon sens
Est la chose du monde
La mieux partagée :

Car chacun
Pense en être
Si bien pourvu,
Que même ceux
Qui sont les plus difficiles à contenter
En toute autre chose,
N'ont pas coutume
D'en désirer plus qu'ils en ont.

Cela témoigne
Que la puissance de bien juger
Et de distinguer le vrai d'avec le faux,
Qui est
Ce qu'on nomme le bon sens
Ou la raison,
Est naturellement égale
En tous les hommes.

Ainsi

La diversité de nos opinions
Ne vient pas
De ce que les uns
Soient plus raisonnables
Que les autres,
Mais seulement,
Que nous ne conduisons pas nos pensées
Par les mêmes voies,
Et ne considérons pas les mêmes choses.

Ce n'est pas assez
D'avoir l'esprit bon.
Le principal
Est de l'appliquer bien.

Les grandes âmes
Sont capables
Des plus grands vices
Aussi bien
Que des plus grandes vertus.

Et ceux
Qui ne marchent
Que lentement
Peuvent,
S'ils suivent
Toujours
Le droit chemin,
Avancer beaucoup plus
Que ceux qui courent
Et s'en éloignent.

Pour moi,

Je n'ai jamais présumé
Que mon esprit
Ne fût en rien
Plus parfait
Que ceux du commun.

Et j'ai même
Souvent souhaité
D'avoir la pensée aussi prompte,
Ou l'imagination aussi nette
Et distincte,
Ou la mémoire aussi ample
Et présente,
Que quelques autres.

Mais,

*Je ne crains pas de dire
Que j'ai eu
Beaucoup de chance,
De me retrouver,
Dès ma jeunesse,
En certains chemins
Qui m'ont conduit
A des considérations*

*Et des maximes
Dont j'ai formé une méthode
Par laquelle
Il me semble
Que j'ai moyen
D'augmenter par degrés
Ma connaissance,
Et de l'élever
Peu à peu
Au plus haut point
Auquel
La médiocrité de mon esprit
Et la courte durée de ma vie
Lui pourront permettre d'atteindre.*

Toutefois,

*Il peut se faire
Que je me trompe,
Et ce n'est, peut-être,
Qu'un peu de cuivre et de verre
Que je prends
Pour de l'or et des diamants.*

*Je ferai donc voir en ce discours
Quels sont les chemins
Que j'ai suivis,
Et je représenterai ma vie
Comme en un tableau,
Afin que chacun
Puisse en juger.*

*Mon dessein
N'est pas d'enseigner
Ici la méthode
Que chacun doit suivre
Pour bien conduire sa raison,
Mais seulement
De faire voir
En quelle sorte
J'ai tâché
De conduire la mienne.*

*

*J'ai été nourri aux lettres
Dès mon enfance
Parce qu'on me persuadait
Que par leur moyen*

On pouvait acquérir
Une connaissance
Claire et assurée
De tout ce qui est utile à la vie.

Mais sitôt,
Que j'eus achevé tout ce cours d'étude,
Je changeai entièrement d'opinion.
Car je me trouvais
Embarrassé
De tant de doutes
Et d'erreurs
Qu'il me semblait
N'avoir fait aucun profit,
Sinon d'avoir découvert
De plus en plus
Mon ignorance.

Je savais

Que les langues
Sont nécessaires
Pour l'intelligence
Des livres anciens.

Que la gentillesse des fables
Réveille l'esprit.

Que les actions mémorables
Des histoires le relèvent.

Que la lecture
De tous les bons livres
Est comme une conversation
Avec les honnêtes gens
Des siècles passés.

Que l'éloquence a des forces
Et des beautés incomparables.

Que la poésie a des délicatesses
Et des douceurs très ravissantes.

Que les mathématiques
Ont des inventions très subtiles.

Que les écrits qui traitent des mœurs
Contiennent plusieurs enseignements
Qui sont fort utiles.

Que la philosophie donne moyen
De parler vraisemblablement
De toutes choses
Et de se faire admirer
Des moins savants.

Que la jurisprudence, la médecine
Et les autres sciences
Apportent des honneurs et des richesses
A ceux qui les cultivent.

Et enfin,

Qu'il est bon de les avoir toutes examinées,
Même les plus superstitieuses
Et les plus fausses
Afin de connaître
Leur juste valeur
Et se garder d'en être trompé.

Mais

Les fables
Nous font imaginer
Plusieurs évènements comme possibles
Qui ne le sont point.

J'estimais fort l'éloquence
Et j'étais amoureux
De la poésie,
Mais
Je pensais
Que l'une et l'autre
Étaient des dons de l'esprit
Plutôt que des fruits de l'étude.

Je me plaisais
Surtout aux mathématiques,
A cause de la certitude
Et de l'évidence de leurs raisons.
Mais,
Je m'étonnais qu'on
N'ait rien bâti dessus
De plus relevé.

Au contraire

Je comparais les écrits
Des anciens païens,
Qui traitent des mœurs,

A des palais superbes
Et magnifiques
Mais qui n'étaient bâtis
Que sur du sable et sur de la boue :

Je révérais
Notre théologie,
Mais ayant appris,
Que le chemin du ciel
N'est pas moins ouvert
Aux ignorants qu'aux doctes
Et que les vérités révélées
Qui y conduisent
Sont au- dessus de notre intelligence,
Je pensais que,
Pour les examiner
Et y réussir,
Il était besoin d'avoir
Une extraordinaire assistance
Du ciel
Et d'être plus qu'homme.

*Je ne dirai rien
De la philosophie,
Sinon que,
Voyant qu'elle a été cultivée
Par les plus excellents esprits
Il ne s'y trouve
Encore aucune chose
Dont on ne dispute
Et qui par conséquent
Ne soit douteuse.*

Donc,

Sitôt que l'âge
Me le permit
Je quittai entièrement
L'étude des lettres,
Et ne cherchait plus
D'autre science
Que celle qui pourrait être

En moi-même,
Ou bien dans le grand livre du monde.

*J'employai
Le reste de ma jeunesse
A voyager,
A voir des cours et des armées,*

*A fréquenter des gens
De diverses humeurs et conditions,
A recueillir diverses expériences,
A m'éprouver moi même
Dans les rencontres
Que la fortune me proposait.*

*Il me semblait
Que je pourrais rencontrer
Plus de vérité
Dans les raisonnements
Que chacun fait
Touchant les affaires qui lui importent,
Et dont l'événement
Le doit punir bientôt
S'il a mal jugé,
Que dans ceux
Que fait un homme de lettres
Dans son cabinet
Touchant des spéculations
Qui ne produisent aucun effet.
Et dont il tirera
D'autant plus de vanité
Qu'il aura employer
Plus d'esprit et d'artifice
à tâcher de les rendre
Vraisemblables.*

Je choisis
De voyager.

Car Il est bon
De savoir quelque chose
Des mœurs de divers peuples,
Afin de juger des nôtres
Plus sainement,
Et que
Nous ne pensions pas
Que tout
Ce qui est contre nos modes
Soit ridicule et contre raison,
Ainsi qu'ont coutume de faire
Ceux qui n'ont rien vu.

Mais,

Lorsqu'on emploie
Trop temps
À voyager,
On devient

Étranger en son pays ;
Et lorsqu'on est trop curieux
Des choses qui se pratiquaient
Au siècle passé,
On demeure ignorant
De celles qui se pratiquent
En celui-ci.

Ainsi,
Ayant toujours un extrême désir
D'apprendre à distinguer
Le vrai d'avec le faux,
Pour voir clair
En mes actions
Et marcher avec assurance
Dans cette vie,

J'appris
A ne rien croire
Trop fermement.

Et ainsi,
Je me délivrais peu à peu
De beaucoup d'erreurs
Qui peuvent offusquer
Notre lumière naturelle
Et notre raison.

Un jour
Je pris la résolution
D'étudier en moi-même,
Et d'employer
Toutes les forces de mon esprit
A choisir les chemins
Que je devais suivre.

Ce qui me réussit
Beaucoup mieux.

Intermède musical.
L'art de la fugue
Contrapunctus I

Seconde partie Principales règles de la méthode.

J'étais alors en Allemagne,
Où l'occasion des guerres
M'avait appelé.

Et comme je retournais
Du couronnement de l'empereur
Vers l'armée,
Le commencement de l'hiver
M'arrêta en un quartier,
Où ne trouvant aucune conversation
Qui me divertît,
Et n'ayant aucuns soins ni passions
Qui me troublassent,
Je demeurais tout le jour
Enfermé
Seul
Dans un poêle,
Où j'avais tout le loisir
De m'entretenir
De mes pensées.

*L'une des premières fut
De considérer
Que les bâtiments
Qu'un seul architecte
A entrepris et achevés
Ont coutume
D'être plus beaux et mieux ordonnés
Que ceux où plusieurs
Ont tâché de raccommo-
der
De vieilles murailles
Qui avaient été bâties
A d'autres fins.*

*Que des bourgades,
Qui sont devenues
Par succession de temps
Des grandes villes,
Sont ordinairement
Si mal compassées,
Que cela rend les rues courbes et inégales.*

*On dirait que c'est la fortune
Plutôt que la volonté d'hommes
Usant de raison*

Qui les a ainsi disposées.

Ainsi

*Je m'imaginai que les peuples
Qui, ayant été autrefois
Demi-sauvages,
Et ne s'étant civilisés que peu à peu,
Ne sauraient être si bien policés
Que ceux qui,
Dés le commencement
Ont observé les constitutions
De quelque prudent législateur.*

*De même,
Il est bien certain
Que l'état de la vraie religion,
Dont Dieu seul a fait les ordonnances,
Doit être incomparablement mieux réglée
Que toutes les autres.*

*Et ainsi
Je pensai*

*Que les livres,
Dont les raisons
Ne sont que probables,
Et qui n'ont
Aucune démonstration,
S'étaient grossis
Peu à peu
Des opinions
De plusieurs personnes,
N'étaient point
Plus approchantes
De la vérité
Que les raisonnements
Simples
Que peut faire
Naturellement
Un homme de bon sens
Touchant les choses
Qui se présentent.*

*Et ainsi,
Je pensai encore,*

*Que nous avons tous été
Enfants
Avant que d'être homme,*

*Et qu'il nous a fallu longtemps
Être gouverné
Par nos appétits et nos précepteurs,
Qui le plus souvent
N'étaient d'accord sur rien.*

De ce fait,

*Il est presque impossible
Que nos jugements
Soient si purs ni solides
Qu'ils auraient été
Si nous avions eu
L'usage entier
De notre raison
Dès notre naissance,*

Mais,

Il est vrai
Que nous ne voyons point
Qu'on jette par terre
Toutes les maisons d'une ville
Pour le seul but
De les refaire d'autre façon
Afin d'en rendre les rues plus belles ;

Et
Qu'il n'y aurait
Pas plus de sens,
Qu'un particulier
Ait pour but
De réformer un État
Ou le corps des sciences
Et l'ordre établi dans les écoles.
En y changeant tout
Dès les fondements.

Ces grands corps
Sont trop malaisés
À relever
Étant abattus,
Ou même
A retenir
Étant ébranlés,

Leurs chutes
Ne peuvent être
Que très rudes.

Puis,

Leurs imperfections
S'ils en ont,

L'usage
Les a sans doute
Fort adoucies,
Et même
Il en a évité
Ou corrigé
Quantité
Auxquelles
On ne pourrait mieux faire
Par prudence.

Et enfin
Elles sont quasi
Toujours plus supportables
Que ne serait leur changement.

De la même façon,
Les grands chemins
Qui tournoient
Entre les montagnes
Deviennent peu à peu
Si unis et commodes
A force d'être fréquentés,

Et il est bien préférable
De les suivre
Que d'entreprendre
D'aller tout droit
En grim pant
Au-dessus des rochers
Et descendant
Jusques en bas des précipices.

C'est pourquoi
Je ne saurais approuver
Ces humeurs brouillonnes
Et inquiètes qui,
N'étant appelées
Ni par leur naissance
Ni par leur fortune
Au maniement des affaires publiques,
Ne cessent de faire,
Toujours en idée
Quelque projet

De réforme
Ou de ceci
Ou de cela.

*

Mais,

En ce qui concerne
Les opinions

Que j'avais reçues
En ma croyance,

Je ne pouvais mieux faire
Que d'entreprendre,
Une bonne fois pour toute,
De les en ôter,
Afin de les y remettre
Après,
Ou d'autres meilleures,
Ou bien les mêmes,
Lorsque je les aurais ajustées
Au niveau de la raison.

Je crus fermement
Que par ce moyen
Je réussirai
à conduire ma vie
Beaucoup mieux
Que si je bâtissais
Sur de vieux fondements ;
Et que je m'appuie
Sur les principes
Que je m'étais laissé
Persuader
En ma jeunesse
Sans jamais avoir examiné
S'ils étaient vrais.

Mon dessein
A toujours été
De réformer mes propres pensées,
Et de bâtir
Dans un fond
Qui est tout à moi.

*

*Ainsi,
Comme un homme
Qui marche seul
Et dans les ténèbres,
Je me résolus
D'aller si lentement
Et d'user
De tant de circonspection
En toutes choses,
Que, si je n'avançais
Que fort peu,
Je me garderais bien
Au moins de ne pas tomber.*

J'entreprenais,
De chercher
La vraie méthode
Pour parvenir
A la connaissance
De toutes les choses
Dont mon esprit
Serait capable.

J'avais un peu étudié,
La logique,
Les mathématiques,
L'analyse des géomètres
Et de l'algèbre.
Trois arts ou sciences
Qui semblaient
Devoir contribuer
À mon but.

Mais,

En les examinant,
Je pris garde que,
Pour la logique,
Ses syllogismes
Servent plutôt
A expliquer à autrui
Les choses qu'on sait,
Ou à parler sans jugement
De celles qu'on ignore.

Et bien qu'elle contienne,
Beaucoup de préceptes
Très vrais et très bons,
Il y en a tant d'autres
Mêlés

Qui sont nuisibles
Ou superflus,
Qu'il est presque
Aussi malaisé de les en séparer
Que de tirer une Diane
Ou une Minerve
D'un bloc de marbre.

Puis,
En ce qui concerne
L'algèbre
Des modernes et des anciens
Elles ne s'étendent
Qu'à des matières
Fort abstraites
Qui ne semblent
D'aucun usage,

La première
S'est tellement assujettie
A certaines règles
Et à certains chiffres
Qu'on en a fait
Un art confus et obscur
Qui embarrasse l'esprit
Au lieu d'une science
Qui le cultive.

La seconde
S'est toujours astreinte
à la considération des figures,
Et ne peut exercer
L'entendement
Sans fatiguer beaucoup
L'imagination.

Ce qui fut cause
Que je pensai
Qu'il fallait chercher
Une autre méthode
Comprenant
Les avantages des trois,
Et exempte de leurs défauts.

Et comme
La multitude des lois
Fournit souvent
Des excuses
Au vice,
Je crus

Que j'aurais assez
Des quatre suivants,
Pourvu que je prenne
Une ferme
Et constante résolution
De ne pas manquer
Une seule fois
De les observer.

Le premier était,
De ne recevoir
Aucune chose
Pour vraie
Que je ne le sache
De façon évidente.

Éviter soigneusement
La précipitation et le préjugé
Et de n'accepter
En mes jugements
Que ce qui se présenterait
Si clairement
Et si distinctement
A mon esprit
Que je ne puisse
Le mettre en doute.

Le second,
De diviser
Chacune des difficultés
Que j'examinais
En autant de parcelles
Qu'il se pourrait
Et qu'il serait requis
Pour les mieux résoudre.

Le troisième,
De conduire
Par ordre
Mes pensées.
En commençant
Par les objets les plus simples
Et les plus aisés à connaître,
Pour monter peu à peu
Comme par degrés
Jusqu'à la connaissance
Des plus complexes.

Enfin,
Le dernier,

De faire partout
Des inventaires
Si entiers
Et des revues si générales
Que je fusse assuré
De ne rien omettre.

Ces longues chaînes
De raisons,
Toutes simples
Et faciles,
Dont les géomètres
Se servent
Pour parvenir
A leurs difficiles
Démonstrations,
M'avaient donné l'occasion
D'imaginer
Que toutes les choses
Qui peuvent tomber
Sous la connaissance des hommes
S'organisent de façon logique.

Et que,
Pourvu seulement
Qu'on s'abstienne d'en recevoir
Aucune pour vraie
Qui ne le soit,
Et qu'on garde toujours
L'ordre qu'il faut
Pour les déduire
Les unes des autres,
Il n'y en a,
De si éloignées
Auxquelles on ne parvienne,
Ni de si cachées
Qu'on ne découvre.

Mais,
N'ayant pas pour but
D'apprendre
Toutes ces sciences particulières
Qu'on nomme mathématiques.
Et Voyant
Que leurs objets à toutes
Ne considèrent
Que les rapports ou proportions
Qui se trouvent en toutes choses,

Je pensai

Qu'il valait mieux
Que j'examine
Seulement
Ces proportions en général,
Dans les sujets
Qui serviraient
A m'en rendre
La connaissance plus aisée.

Puis,
Ayant pris garde
Que pour les connaître,
J'aurais quelquefois besoin
De les considérer
En particulier,
Et quelquefois seulement
De les retenir
Ou de les comprendre
Ensemble,

Je pensai que
Pour les considérer
En particulier,
Je les devais supposer en des lignes,
Car je ne trouvai
Rien de plus simple
Pour les représenter
à mon imagination
Et à mes sens.

Et que,
Pour les retenir
Et les comprendre
Ensemble,
Il fallait
Que je les explique
Par quelques chiffres,
Les plus courts qu'il serait possible.

Par ce moyen
J'empruntais le meilleur
De l'analyse géométrique et de l'algèbre,
Et corrigeais
Les défauts de l'une,
Par l'autre.

J'ose dire,

Que l'exacte observation
De ce peu de préceptes
Que j'avais choisis
Me donna telle facilité
A démêler
Toutes les questions auxquelles
Ces deux sciences s'étendent,
Qu'en deux ou trois mois
Que j'employai à les examiner,
Et ayant commencé
Par les plus simples
Et les plus générales,
Que chaque vérité
Que je trouvais
Devenait une règle
Qui me servait après,
A en trouver d'autres.

Je vins ainsi à bout
De plusieurs difficultés
Que j'avais jugées autrefois
Très difficiles.
Et il me sembla aussi
Que je pouvais déterminer
En celles mêmes que j'ignorais,
Par quels moyens et jusqu'ou
Il était possible de les résoudre.

Mais,

Ce qui me contentait le plus
En cette méthode,
Était
Que par elle
J'étais assuré
D'user
En tout
De ma raison,
Et que je sentais,
En la pratiquant
Que mon esprit
S'accoutumait peu à peu
A concevoir
Plus nettement
Et plus distinctement
Ses objets.

Mais

Ayant pris garde
Que la précipitation
Et la prévention
Étaient le plus à craindre,
Dans ce projet
Je ne devais point
L'entreprendre
Avant
D'avoir atteint
Un âge bien plus mûr
Que celui de vingt-trois ans
Que j'avais alors.

Et qu'auparavant
Je devais employer
Beaucoup de temps
A m'y préparer,
En déracinant
De mon esprit
Toutes les mauvaises opinions
Que j'y avais reçues.

Intermède musical
L'art de la fugue
Contrapunctus III

TROISIEME PARTIE

Quelques règles de morale tirées de la méthode.

Avant de commencer
A abattre
Le logis où l'on demeure,
Il faut aussi
Être logé commodément
Pendant le temps des travaux.

Ainsi,
Afin que je ne sois point
Irrésolu en mes actions,

Pendant que la raison
M'obligerait de l'être
En mes jugements,

Je me formai une morale

Par provision,
Qui ne consistait
Qu'en trois ou quatre maximes,

Dont je veux bien vous faire part.

La première,
Était d'obéir
Aux lois, aux coutumes
Et à la religion
De mon pays.
Et de renoncer en tout
A mes opinions propres,
Puisque je voulais
Toutes les remettre à l'examen.

De me gouverner
En toutes choses
Suivant les opinions
Les plus modérées
Et communément
Reçues en pratique
Par les plus sensés
De ceux avec lesquels
J'aurais à vivre.

Même s'il y en a
Peut être
D'aussi sensés
Parmi les Perses
Ou les Chinois.

Et pour savoir
Quelles étaient
Véritablement
Leurs opinions,
Je devais plutôt
Prendre garde
A ce qu'ils pratiquaient
Qu'à ce qu'ils disaient.
Car la corruption de nos mœurs,
Fait
Qu'il y a peu de gens
Qui veuillent dire tout haut
Ce qu'ils croient.
Et aussi
Parce que beaucoup
L'ignorent eux-mêmes.

En effet,

L'action de la pensée
Par laquelle on croit une chose
Est très différente
De celle par laquelle
On connaît qu'on la croit.

Je ne choisissais donc
Entre les opinions reçues,
Que les plus modérées,
Parce qu'elles sont
Toujours les plus commodes
Pour la pratique,
Et vraisemblablement les meilleures.

Tout excès
Ayant coutume d'être mauvais,
Les suivre me détournerait plus
Du vrai chemin,
Si jamais je me trompais.

*Je mettais aussi
Entre parenthèse
Toutes les promesses
Et les contrats
Par lesquelles on retranche
Quelque chose de sa liberté.*

*Car,
Je ne voyais rien au monde
Qui ne demeurât toujours en même état,
Et que me promettant
De perfectionner
Mes jugements,
Et non,
De les rendre pires,
J'aurais commis
Une faute
Contre le bon sens,
Si, parce que
J'avais approuvé quelque chose,
Maintenant
Je sois obligé
De continuer à la considérer
Comme bonne
Alors qu'elle aurait
Cessé de l'être,
Ou que j'aurais cessé
De l'estimer telle.*

Ma seconde maxime

*Était d'être
Le plus ferme et le plus résolu
En mes actions
Et de suivre avec constance
Les opinions
Même les plus douteuses
Une fois que je m'y serais déterminé.*

*Imitant en ceci :
Les voyageurs qui,
Se trouvant égarés
En quelques forêts,
Et ne doivent pas errer
En tournoyant
Tantôt d'un côté
Tantôt de l'autre,*

*Et encore moins
S'arrêter sur place.*

*Mais marcher
Toujours le plus droit
Qu'ils peuvent
Vers un même côté,
Et ne point en changer
Pour de faibles raisons.*

*Même si cela
N'avait peut-être été,
Au commencement,
Que le hasard seul
Qui les avait déterminés
À choisir ce côté.*

*Par ce moyen,
S'ils ne vont
Où ils désirent,
Ils arriveront
Au moins
Quelque part
Ou vraisemblablement
Ils seront mieux
Que dans le milieu d'une forêt.*

*Et ainsi,
Les actions de la vie
Ne souffrant souvent
Aucun délai,
C'est une vérité*

*Très certaine
Que lorsqu'il n'est pas
En notre pouvoir
De discerner
Les plus vraies opinions,
Nous devons suivre
Les plus probables.
Comme si elles étaient vraies et certaines,
Puisqu'elles se rapportent à la pratique,*

*Dès lors,
Je fus capable de me délivrer
De tous les repentirs
Et les remords
Qui ont coutume d'agiter
Les consciences
De ces esprits
Faibles et chancelants
Qui se laissent aller
Inconstamment
A pratiquer comme bonnes
Les choses qu'ils jugeront
Plus tard mauvaises.*

*Ma troisième maxime
Était de tâcher
De plutôt me vaincre
Que la fortune,
Et changer mes désirs
Plutôt que l'ordre du monde.*

*M'accoutumer,
A croire
Qu'il n'y avait rien
Qui soit entièrement
En notre pouvoir
Que nos pensées,
Me semblait suffisant
Pour m'empêcher
De ne rien désirer
Que je ne puisse obtenir.*

*Et ainsi
Me rendre content.*

*Car,
Notre volonté
Ne se porte
A désirer*

*Que les choses
Que notre entendement
Se représente comme possibles.*

*Et,
Il est certain
Que si nous considérons
Tous les biens
Qui sont hors de nous
Comme également
Éloignés de notre pouvoir,
Nous n'aurons
Pas plus de regret
De manquer de ceux
Qui semblaient nous être dus
Que nous en avons
De ne pas posséder
Les royaumes
De la Chine ou du Mexique.*

*Et ainsi,
Faisant
De nécessité vertu,
Nous ne désirerons
Pas plus
D'être sains étant malades,
Ou d'être libres étant en prison,
Que nous ne désirons
Avoir des corps
En diamants,
Ou des ailes
Pour voler
Comme les oiseaux.*

Enfin,
Pour conclusion de cette morale,
Je m'avisai
Des diverses occupations
Qu'ont les hommes en cette vie.
Et j'en conclus
Que je ne pouvais mieux faire
Que de continuer
A employer toute ma vie
À cultiver ma raison.
Et m'avancer
Autant que je pourrais
En la connaissance de la vérité,
Suivant la méthode
Que je m'étais prescrite.

Car j'en avais éprouvé
De si extrêmes contentements
Que je ne croyais pas
Qu'on en put recevoir
De plus doux
Ni de plus innocents
En cette vie.

Et découvrant tous les jours
Par son moyen,
Quelques vérités
Qui me semblaient assez importantes
Et communément
Ignorées des autres hommes.
La satisfaction
Que j'en avais
Remplissait tellement
Mon esprit,
Que tout le reste
Ne me touchait point.

Ces trois maximes
Étaient fondées
Sur le projet que j'avais
De continuer à m'instruire.

Car Dieu
Nous ayant donné à chacun
Quelque lumière
Pour discerner le vrai
D'avec le faux,
Je ne croyais pas devoir
Me contenter
Des opinons
Des autres
Sans me proposer d'employer
Mon propre jugement.

D'autant plus
Que notre volonté
Ne se porte
A suivre ou à fuir
Que ce que notre entendement
Lui représente comme
Bonne ou mauvaise.

*Il suffit donc de bien juger
Pour bien faire,
Et de juger le mieux qu'on puisse*

*Pour faire le mieux qu'on peut.
Et,
Lorsqu'on est certain
Que cela est,
On ne saurait manquer
D'être content.*

*Après,
M'être ainsi
Assuré de ces maximes,
Et les avoir mises à part
Avec les vérités de la foi,
Je jugeai que,
Pour toutes les autres
De mes opinions,
Je pouvais librement
Entreprendre
De m'en défaire.
Non,
Pour imiter
Les sceptiques,
Qui ne doutent que pour douter.*

*Mais au contraire
Pour m'assurer
Et rejeter
La terre mouvante et le sable
Et trouver le roc ou l'argile.*

*Et j'espérais
En venir mieux à bout
En conversant avec les hommes
Qu'en demeurant plus longtemps
Enfermé dans le poêle
Où j'avais eu
Toutes ces pensées.*

*Avant que l'hiver
Ne s'achève
Je me remis à voyager.*

*Et les neuf années suivantes
Je ne fis autre chose
Que rouler ça et là dans le monde,
Tâchant d'en être spectateur
Plutôt qu'acteur
En toutes les comédies
Qui s'y jouent.*

Réfléchissant,
En chaque matière
Sur ce qui pouvait
La rendre suspecte,
Je déracinais de mon esprit
Toutes les erreurs
Qui s'y étaient glissées
Auparavant.
Puisque j'examinais
La fausseté ou l'incertitude
Des propositions
Non par de faibles conjectures,
Mais par des raisonnements
Clairs et assurés.

Et,
Je n'en rencontrais point
De si douteuse
Que je n'en tire toujours
Quelque conclusion
Assez certaine.
Même si ce n'était que d'apprendre
Qu'elle ne contenait rien de certain.

Et comme,
En abattant un vieux logis
On récupère les matériaux
Pour en bâtir
Un nouveau.

Ainsi,
En détruisant
Toutes mes opinions
Que je jugeais
Mal fondées,
Je faisais diverses observations
Et expériences
Qui m'ont servi depuis
A en établir de plus certaines.

Et ainsi,
Sans vivre en apparence
D'une autre façon
Que ceux qui,
N'ont d'autre emploi
Que de passer
Une vie douce et innocente,
Je ne me lassai pas
De progresser

En la connaissance de la vérité
Plus que
Si je n'avais fait
Que lire des livres
Ou fréquenter
Des gens de lettres.

Toutefois,
Ces neuf années s'écoulèrent
Sans avoir pris aucun parti
Touchant les difficultés
Qui ont coutume
D'être disputées entre les doctes
Ni commencé à chercher
Les fondements d'une philosophie,
Plus certaine que la vulgaire.

Mais,
Quelques-uns
Faisaient déjà courir le bruit
Que j'en étais venu à bout.
Sans savoir sur quoi
Ils fondaient cette opinion ;
Et, si j'y avais contribué
Par mes discours,

Quoiqu'il en soit,
Ayant le cœur assez bon
Pour ne point vouloir
Qu'on me prit
Pour autre chose que je n'étais,
Je pensais qu'il fallait
Que je me rende digne
De la réputation qu'on me donnait.

Et il y a,
Justement huit ans
Que ce désir
Me fit résoudre
De m'éloigner de tous les lieux
Où je pouvais avoir des connaissances,
Et à me retirer,
Ici,
En un pays
Où la longue durée de la guerre
A fait
Que les armées qu'on y entretient
Ne semblent servir
Qu'à faire qu'on y jouisse

Des fruits de la paix.

Et cela,
Avec d'autant de plus de sûreté,
Que me trouvant
Parmi la foule
D'un grand peuple
Plus soigneux de ses propres affaires
Que curieux de celle d'autrui,
J'ai pu vivre
Aussi solitaire et retiré
Que dans les déserts les plus écartés.

Intermède musical
L'art de la fugue
Contrapunctus IV

QUATRIEME PARTIE

Preuves de l'existence de Dieu et de l'âme humaine Ou fondements de la métaphysique.

*Je ne sais si je dois
Vous entretenir
Des premières méditations
Que j'y ai faites ;
Car elles sont
Si métaphysiques et peu communes,
Qu'elles ne seront peut-être pas
Au goût de tout le monde.*

*Toutefois,
Afin qu'on puisse juger
Si les fondements
Que j'ai pris
Sont assez fermes,
Je me trouve contraint
D'en parler.*

*J'avais depuis longtemps remarqué
En ce qui concerne les mœurs,
Qu'il est besoin quelquefois
De suivre des opinions
Qu'on sait être
Fort incertaines
Comme si
Elles étaient indubitables,*

Ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

Mais

Parce qu'alors

Je désirais m'occuper seulement

A la recherche de la vérité,

Je pensai qu'il fallait que je fisse

Tout le contraire,

Et que je rejetasse

Comme absolument faux

Tout ce en quoi

Je pourrais imaginer le moindre doute,

Afin de voir

S'il ne resterait point après cela

Quelque chose

Auquel je puisse croire

Et qui fut entièrement

Indubitable.

Ainsi

A cause,

Que nos sens nous trompent quelque fois

Je voulus supposer,

Qu'il n'y avait aucune chose

Qui fût telle

Qu'ils nous la font imaginer,

Et parce qu'il

Y a des hommes

Qui se méprennent

En raisonnant,

Même touchant

Les plus simples matières de géométrie,

Et y font des paralogismes,

Jugeant

Que j'étais sujet à faillir

Autant qu'aucun autre,

Je rejetai comme fausses

Toutes les raisons

Que j'avais prises auparavant

Pour démonstration ;

Et enfin,

Considérant

Que toutes les mêmes pensées

Que nous avons étant éveillés

Nous peuvent aussi venir

Quand nous dormons

Sans qu'il n'y en ait aucune

Qui soit vraie.

*Je me résolus de feindre
Que toutes les choses
Qui m'étaient entrées en l'esprit
N'étaient pas plus vraies
Que les illusions de mes songes.*

*Mais,
Aussitôt après
Je pris garde que,
Pendant que je voulais
Ainsi penser
Que tout était faux,
Il fallait nécessairement
Que moi
Qui le pensais
Fusse quelque chose.*

*Et remarquant
Que cette vérité :
Je pense donc je suis,
Était si ferme
Et si assurée
Que même
Les plus extravagantes
Suppositions des sceptiques
N'étaient pas capables
De l'ébranler,
Je jugeai
Que je pouvais la recevoir,
Sans scrupule,
Pour le premier principe
De la philosophie que je cherchais.*

*Puis,
Examinant avec attention
Ce que j'étais,
Et voyant
Que je pouvais feindre
De n'avoir pas de corps
Et qu'il n'y ait aucun monde
Ni aucun lieu où je fusse
Mais que
Je ne pouvais pas feindre
Que je n'étais point.*

*Et qu'au contraire,
De cela même
Que je pensais à douter
De la vérité des autres choses,*

*Il suivait très évidemment
Et très certainement
Que j'étais.*

*Alors,
Qu'au contraire,
Si j'avais seulement
Cessé de penser,
Et que tout le reste,
Fut vrai,
Je n'aurais eu
Aucune raison de croire
Que j'existais.*

*Je connus de là
Que j'étais une substance
Dont toute l'essence
N'est que de penser,
Et qui, n'a besoin d'aucun lieu.*

*En sorte que ce moi,
Cette âme,
Par laquelle
Je suis ce que je suis,
Est entièrement distincte
Du corps.*

*Après cela,
Je considérai
Ce qui est requis
à une proposition
Pour être vraie et certaine.
Puisque venant d'en trouver une
Je pensai
Que je devais aussi savoir
En quoi consiste cette certitude.*

*Et ayant remarqué
Qu'il n'y a rien en ce,
Je pense donc je suis,
Qui m'assure que je dis la vérité
Sinon que
Je vois très clairement
Que, pour penser,
Il faut être.*

*Je jugeai
Que je pouvais prendre
Pour règle
Que les choses*

*Que nous concevons
Fort clairement
Et fort distinctement
Sont toutes vraies.*

*Et que
La seule difficulté
Consiste à remarquer
Quelles sont celles
Que nous concevons distinctement.*

*A la suite de quoi,
Réfléchissant au fait
Que je doutais,
Et que,
Par conséquent,
Mon être n'était pas parfait,
Car je voyais clairement
Que c'était
Une plus grande perfection
De connaître que de douter.*

*Je m'avisai de chercher
D'où
J'avais appris
à penser à quelque chose
De plus parfait que je n'étais.*

*Et j'en conclus évidemment
Que ce devait être de quelque chose
Qui fut en effet plus parfait.*

*Car il y a,
Autant de répugnance
A ce que le plus parfait
Soit une conséquence
Du moins parfait
Qu'il y en a
Que quelque chose,
Ne procède de rien.*

*Cet être parfait,
Je ne peux le tirer
De moi-même.
Il doit donc
Avoir été mis en moi
Par une nature qui est
Évidemment plus parfaite
Que je ne suis,
Et qui a en soi*

*Toutes les perfections
Dont je peux avoir quelque idée,
C'est-à-dire
Pour m'expliquer en un mot :
Dieu.*

*En suivant,
Le même raisonnement
Je n'avais qu'à considérer
Toutes les choses
Dont je trouvais en moi
L'idée,
Et si c'était perfection
Ou non
De les posséder.*

*Je voulus ainsi,
Chercher, d'autres vérités ;
Comme celles
De la géométrie
Que je concevais
Comme un corps continu,
Un espace
Infiniment étendu
En longueur,
Largeur et hauteur
Et profondeur,
Divisible en différentes parties
Qui pouvaient avoir
Diverses figures et grandeur
Et être mues
Ou transposées
En toutes sortes,
De figures,
Car les géomètres
Supposent tout cela
En leur objet.*

*Je pris garde
Qu'il n'y avait rien du tout
En elles
Qui m'assurât de l'existence
De leur objet.*

*Ainsi,
Je voyais bien
Qu'en pensant
A un triangle,
Il fallait que ses trois angles
Fussent égaux à deux droits,*

*Mais
Je ne voyais rien
Qui m'assurât
Qu'il y eut au monde
Aucun triangle.*

*Alors,
Qu'en revenant
A l'idée
D'un être parfait,
Je trouvais
Que son existence
Y était comprise
De la même façon
Évidente
Qu'un triangle
Se compose de
Trois angles
Égaux à deux droits,
Ou qu'en une sphère
Toutes ses parties
Sont également distantes
De son centre.*

*Par conséquent
Il est pour le moins
Certain
Que Dieu
Est ou existe,
Autant qu'une
Démonstration de géométrie
Est vraie*

*Et,
Ce qui fait,
Qu'il y en a plusieurs
Qui se persuadent
Qu'il y a de la difficulté
A connaître Dieu
Et même à connaître
Leur âme,
C'est qu'ils n'élèvent
Jamais leur esprit
Au-delà
Des choses sensibles,
Et qu'ils sont tellement accoutumés
A ne rien considérer
Qu'en l'imaginant,
Ils pensent
Que tout ce qui n'est pas imaginable*

N'est pas intelligible.

*Ces mêmes philosophes,
Tiennent pour maxime
Qu'il n'y a rien dans l'entendement
Qui n'ait premièrement été
Dans les sens,
Bien que les idées de Dieu
Et de l'âme
N'y aient jamais été.*

*Et
Il me semble que ceux
Qui veulent user de leur imagination
Pour les comprendre
Font comme si,
Pour écouter les sons
Ou sentir les odeurs,
Se servent de leurs yeux.*

*Enfin,
S'il y a encore des hommes
Qui ne sont pas assez persuadés
De l'existence de Dieu et de leur âme,
Par les raisons que j'ai apportées,
Je veux qu'ils sachent
Que toutes les autres choses
Dont ils pensent être plus assurés,
Comme celle d'avoir un corps,
Où qu'il y ait des astres
Et une terre,
Sont moins certaines.*

*Car,
On peut de la même façon s'imaginer,
Étant endormi,
Qu'on a un autre corps
Et qu'on voit d'autres astres
Et une autre terre
Sans pourtant
Qu'il n'en soit rien.*

*Car d'où sait-on,
Que les pensées qui viennent en songe
Sont plutôt fausses que les autres
Vu que souvent
Elles ne sont pas moins vives et nettes ?*

*Que les meilleurs esprits,
Étudient*

*Tant qu'il leur plaira,
Je ne crois pas
Qu'ils puissent donner
Aucune raison
Suffisante
Pour ôter ce doute,
Sans présupposer
L'existence de Dieu.*

*D'où il suit,
Que toutes nos idées
Claires et distinctes
Ne peuvent être que vraies
En tant qu'elles viennent
De Dieu.*

*Et si nous en avons
Qui contiennent de la fausseté,
Ce ne peut être
Que celles qui ont quelque chose
De confus et obscur,
Car elles proviennent du néant,
C'est-à-dire de nos imperfections.*

*La certitude de cette règle,
Permet
De reconnaître
Que les rêveries que nous imaginons
Étant endormis
Ne doivent en aucun cas
Nous faire douter de la vérité
Des pensées
Que nous avons étant éveillés.*

*Car,
L'erreur la plus ordinaire
De nos songes consiste
En ce qu'ils nous représentent
Divers objets,
De la même façon
Que le font nos sens extérieurs,
Qui peuvent aussi
Nous tromper assez souvent
Sans que nous dormions :
Comme lorsque,
Ceux qui ont la jaunisse
Voit tout de couleur jaune,
Ou que les astres ou autres corps
Fort éloignés
Nous paraissent beaucoup plus petits*

Qu'ils ne sont.

*Car enfin,
Soit que nous veillions
Soit que nous dormions,
Nous ne nous devons jamais
Laisser persuader
Que par l'évidence de notre raison.*

*Et il est à remarquer,
Que je dis de notre raison,
Et non point notre imagination
Ni nos sens.*

*La raison
Ne nous dicte point
De ne considérer comme véritable
Que ce que nous voyons
Où imaginons.
Mais elle nous dicte
Que toutes nos idées
Doivent avoir
Quelque fondement de vérité ;
Car il ne serait pas possible
Que Dieu,
Qui est tout parfait
Et tout véritable,
Les eut mises en nous sans cela.*

Intermède musical
L'art de la fugue
Contrapunctus IX

CINQUIEME PARTIE

Ordre des questions de physique.

Je serais bien aise
De vous faire voir
Ici
Toute la chaîne
Des autres vérités
Que j'ai déduites.

J'ai remarqué
Certaines lois
Que Dieu a tellement

Établies dans la nature,
Et imprimées
Dans nos âmes
Que nous ne saurions douter
Qu'elles ne soient
Exactement observées
En tout ce qui est
Ou ce qui se fait dans le monde.

*Mais,
Tout comme les peintres
Ne peuvent bien représenter
Dans un tableau plat
Toutes les diverses faces
D'un corps solide,
Et en choisisse une,
Qu'ils mettent seule vers le jour
Ombrageant les autres,*

*Ainsi craignant
De ne pouvoir mettre
En mon discours
Tout ce que j'ai en la pensée,
J'entreprends seulement
De résumer ici,
Ce que je concevais de la lumière,
Puis d'y ajouter quelque chose
Du soleil et des étoiles fixes
Parce qu'elles en procèdent
Presque toutes,
Des cieux
Parce qu'ils la transmettent,
Des planètes, des comètes et de la terre
Puisqu'elles la réfléchissent.
De tous les corps qui sont sur la terre
Parce qu'ils sont
Colorés, transparents ou lumineux.*

Et enfin de l'homme.

*Parler seulement
De ce qui arriverait
Si Dieu créait
Maintenant,
Quelque part
Dans les espaces imaginaires
Assez de matière
Et qu'il l'agitât
Diversement
Et sans ordre*

*De sorte
Qu'il en composât
Un chaos aussi confus
Que les poètes en puissent feindre.*

*Et que
Par après
Il ne fit autre chose
Que prêter
Son concours ordinaire
A la nature,
Et la laisse agir
Suivant les lois
Qu'il a établies.*

*Je montrai,
En suite
Comment
La plus grande part
De la matière de ce chaos
Devait,
Suite à ses lois
Se disposer et s'arranger
D'une certaine façon
Qui la rendait semblable
à nos cieux.*

*Et comment,
Quelques-unes de ces parties
Devaient composer une terre,
Quelques-unes
Des planètes et des comètes
Et quelques autres
Un soleil et des étoiles fixes.*

*Et ici
M'étendant
Sur le sujet de la lumière,
J'expliquai bien au long
Qu'elle était celle
Qui devait se trouver
Dans le soleil et les étoiles,
Et comment de là
Elle traversait en un instant
L'immense espace des cieux
Et se réfléchissait
Des planètes et des comètes
Vers la terre.*

J'y ajoutai,

*Plusieurs choses
Touchant la substance,
La situation,
Les mouvements
Et toutes les diverses qualités
De ces cieux
Et de ces astres.*

*De là,
Je vins à parler
Particulièrement de la terre.*

*Comment,
Y ayant
De l'eau et de l'air
A sa surface,
La disposition des cieux et des astres,
Et principalement de la lune,
Devait y causer
Un flux et un reflux
Qui fut semblable
A celui qui se remarque
Dans nos mers.*

*Comment,
Les montagnes et les mers,
Les fontaines et les rivières
Pouvaient naturellement s'y former
Et les métaux
Y venir dans les mines,
Et les plantes
Y croître dans les campagnes. ...*

*Après cela,
Je passais
De la description des corps inanimés
Et des plantes
A celles des animaux
Et particulièrement
A celle des hommes.*

*Mais,
Comme je n'avais pas
Encore
Assez de connaissance
Pour en parler
De la même façon que du reste,
C'est-à-dire en démontrant
Les effets par les causes,
Je me contentai*

*De supposer
Que Dieu formât le corps d'un homme
Entièrement semblable
à l'un des nôtres
Tant en la figure extérieure de nos membres
Qu'en la conformation
Intérieure de nos organes,
Et sans le composer d'autre matière
Que celle que j'avais décrite,
Et sans mettre en lui
Au commencement
Aucune âme raisonnable.
Sinon qu'il excitât en son cœur
Un de ces feux sans lumière
Tel celui qui chauffe le foin
Lorsqu'on l'a enfermé avant qu'il fût sec,
Où qui fait bouillir les vins nouveaux
Lorsqu'on les laisse cuver sur la râpe.*

*Mais,
Afin que l'on me comprenne mieux,
Je veux mettre en avant
L'explication du mouvement du cœur et des artères.
Et afin,
Qu'on ait moins de difficulté à m'entendre,
Je voudrais que ceux
Qui ne sont point versés en anatomie
Prissent la peine,
Avant que de lire ceci,
De faire couper devant eux
Le cœur de quelque grand animal
Qui ait des poumons,
Car il est en tous
Assez semblable à celui de l'homme.*

*J'avais expliqué,
Assez bien
Toutes ces choses
Dans le traité
Que j'avais dessein de publier.*

*J'y avais montré
Quelle doit être
La fabrique des nerfs
Et des muscles du corps humain
Pour faire
Que les esprits animaux
Étant dedans
Aient la force de mouvoir ses membres,*

*Ainsi qu'on voit que les têtes
Un peu après être coupées,
Se remuent encore
Et mordent la terre,
Alors qu'elles ne sont
Plus animées.*

*Ce qui
Ne semblera nullement étrange
à ceux qui savent
Combien de divers automates
Ou machines mouvantes,
L'industrie des hommes est capable
En y employant fort peu de pièces,
En comparaison
De la grande multitude
Des os,
Des muscles,
Des nerfs,
Des artères,
Des veines
Et de toutes les parties
Qui sont dans le corps de l'animal.*

*Considérons,
Ce corps
Comme une machine
Qui, ayant été faite
Des mains de Dieu,
Est incomparablement
Mieux ordonnée
Et a en soi
Des mouvements plus admirables
Qu'aucune de celles
Qui peuvent être inventées
Par l'homme.*

Intermède musical
L'art de la fugue
Contrapunctus XIII

SIXIEME PARTIE
Choses requises pour aller plus avant
En la recherche de la nature.

Je n'ai jamais fait beaucoup état
Des choses
Qui venaient de mon esprit.

Je n'ai recueilli d'autres fruits
De la méthode dont je me sers,
Sinon de régler
Quelques difficultés
Qui appartiennent
Aux sciences spéculatives,
Et de régler mes mœurs
Par les raisons qu'elle m'enseignait.

Mais
Je n'ai point cru être obligé
D'en rien écrire.

Car pour ce qui touche les mœurs,
Chacun abonde si fort en son sens,
Qu'il se pourrait trouver
Autant de réformateurs
Que de têtes.

Mais sitôt

Que j'eus acquis
Quelques notions générales
Touchant la physique.

J'ai remarqué
Jusqu'où elles peuvent conduire
Et combien
Elles diffèrent
Des principes
Dont on s'est servi
Jusqu'à présent.

J'ai cru que je ne pouvais
Les tenir cachées
Sans pécher grandement
Contre la loi
Qui nous oblige à procurer
Autant qu'il est en notre pouvoir
Le bien général à tous les hommes.

Car elles m'ont fait voir
Qu'il est possible de parvenir
A des connaissances
Qui soient fort utiles à la vie.

Et
Qu'au lieu
De cette philosophie spéculative
Qu'on enseigne dans les écoles,
On en peut trouver une
Pratique
Par laquelle connaissant
La force et les actions
Du feu,
De l'eau,
De l'air,
Des astres,
Des cieux
Et de tous les autres corps
Qui nous environnent,
Aussi distinctement
Que nous connaissons
Les divers métiers de nos artisans,
Nous pourrions les employer
En la même façon
A tous les usages
Auxquels ils sont propres,
Et ainsi
Nous rendre
Comme maîtres et possesseur de la nature.

Ce qui
N'est pas seulement à désirer
Pour l'invention
D'une infinité d'artifices
Qui ferait qu'on jouirait
Sans aucune peine
Des fruits de la terre
Et de toutes les commodités
Qui s'y trouvent.

Mais aussi
Principalement
Pour la conservation de la santé,
Laquelle est
Sans doute
Le premier bien
Et le fondement
De tous les autres,
Car

*Même l'esprit
Dépend si fort
Du tempérament et de la disposition
Des organes du corps, que,
S'il est possible de trouver
Quelque moyen
Qui rende communément
Les hommes plus sages
Et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici,
Je crois
Que c'est dans la médecine
Qu'on doit le chercher.*

*Car il est vrai
Que celle
Qui est maintenant en usage
Contient peu de choses
Dont l'utilité soit certaine.*

*Et qu'il n'y a personne,
Même chez ceux
Qui en font profession,
Qui n'avoue
Que tout ce qu'on y sait
N'est presque rien en comparaison
De ce qui reste à savoir.
Et qu'on pourrait s'exempter
D'une infinité de maladies
Tant du corps que de l'esprit,
Et même aussi peut être
De l'affaiblissement de la vieillesse,
Si on avait assez de connaissances
De leurs causes
Et de tous les remèdes
Dont la nature nous a pourvus.*

*Or
Ayant dessein
D'employer toute ma vie
A la recherche d'une science nécessaire,
Et ayant rencontré un chemin
Qui me semble tel
Qu'on doit infailliblement la trouver
En le suivant,
Sauf à être empêché
Ou par la brièveté de la vie
Ou par le défaut des expériences,
Je jugeais
Qu'il n'y avait point de meilleur remède
Contre ces deux empêchements*

Que de communiquer fidèlement
Au public
Tout le peu que j'aurais trouvé,
Et de convier les bons esprits
A contribuer
Chacun selon son inclination
Et son pouvoir,
Aux expériences qu'il faudrait faire.

De communiquer au public
Toutes les choses qu'ils apprendraient,
Afin que les derniers commençant
Où les précédents auraient achevé,
Et ainsi
Joignant les vies et les travaux de plusieurs
Nous allions tous ensemble
Beaucoup plus loin
Que chacun en particulier ne saurait le faire.

FIN